

Lille, 11 Décembre 1919

X

Mon cher Alex

Voilà plus de quatre mois que nous sommes séparés et chaque jour qui passe, au lieu de nous apporter l'espoir d'une prochaine délivrance, nous donne l'angoissante impression d'une lutte qui sera encore longue et qui nous privera longtemps encore de nos chers absents. En août et septembre, au moins, l'arrivée des chers cousins, le confident espoir aussi que tout serait promptement terminé, nous reconfortaient et nous aidait à supporter notre ennui. Mais depuis deux mois quelle pauvre existence nous menons sans ce bon Lille encerclé de toutes parts, sans lettres, sans journaux, avec comme seule indication, mais si trompeuse souvent, le bruit du canon qui se rapproche et s'éloigne puis se tait pour recommencer de plus belle sa triste musique. Depuis la dernière lettre reçue le 6 Octobre, que d'événements, mon cher Alex - C'est d'abord la tristesse de ne pouvoir répondre à ton appel, attirés vers toi et retenus près des enfants par l'impression que quelque chose de grave se préparait pour nous et qu'il faudrait être là pour garder le foyer et protéger la nichée. Heureusement par une protection divine, Roger était parti le 3 Octobre avec M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Jeanmar, qui prévoyant la prochaine occupation allemande, voulaient se mettre à l'abri pour quelques jours et ne conseillaient de leur



Confier notre grand fiston qu'il ne jugeait plus en sûreté ici. Je ne le dirai pas que l'intéressé s'en est allé de bon cœur. Il a même failli refuser cette dernière occasion de salut parce que son cousin telum ne partait pas avec lui. Ce n'est que l'idée qu'il ne s'agissait probablement que d'une absence de quelques jours qui l'a décidé mais c'est aussi cette raison qui est cause qu'aujourd'hui il manque probablement des vêtements nécessaires, son mince bagage n'ayant prévu qu'un très court voyage. Il a donc pris le 3 Octobre le train de Ch. du soir par Boulogne: c'était l'un des derniers qui partaient de Lille pour cette direction. Ehemme appelé par dépêche à Londres le soir même devant prendre le lendemain matin le dernier à 7h. — Donc le 4, un dimanche, nous nous disposions à aller dîner chez Cocquerz, quand vers midi, une détonation effrayante suivie de fusillades très rapprochées nous frappent de stupeur. — Jacques en route pour la messe revient précipitamment. On s'informe et l'on apprend qu'il s'agit d'une avant garde allemande qui vient d'arriver en gare de Lille, mais a été surprise vers Fives par une troupe française de passage en cet endroit. On entend la lutte durer encore un moment puis s'arrêter un peu et s'arrêter; on croit tout terminé et nous voilà partis chez Duez. Cette bonne union de famille nous reconforte. L'après-midi, nous venions tous ensemble vers le

Bois des Boules, quand le nouveau canon recommença à tonner. Vivement nous rentrons chacun chez nous, et nous commençons cette vie de perpétuelles alertes ~~ruisselles~~ <sup>calmes</sup> momentanées qui sera la nôtre pendant long-temps encore. Pourtant cette seconde émotion avait été moins forte que la première: déjà nous nous habituions ne nous doutant pas que sans cette journée une partie de nos biens s'envolait déjà sous les projectiles ennemis: c'était en effet touché et particulièrement notre femme, car ses millelles françaises avaient été placées et des tranchées creusées le long de la ~~pature~~, qui était le point de mise des canons allemands alignés sur le mont de Faches. \* Nous l'avons eu deux jours après par la pauvre M<sup>me</sup> Delval dont Jacques a dû le raconter déjà l'héroïque histoire pendant ce début de ~~siège~~ <sup>siège</sup>. Le mercredi nous sommes allés visiter nos ruines avec <sup>Paul, M<sup>r</sup></sup> M<sup>me</sup> Bachelu et M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Barbez, amis des précédents et qui, depuis, sont devenus les nôtres. Depuis ce temps, il m'a fallu régler la situation de notre femme et de ses habitants qui heureusement se contentent d'un petit coin resté habitable, leur cuisine et leur chambre. Presque tous les animaux ont été ou volés ou vendus sauf les couples de lapins auxquels tenait Roger, un couple de <sup>Corgis</sup> combattants — les poulettes blanches — Le cheval devenu désormais inutile, est placé chez un Cultivateur pour ses noumures. La ruine de notre petite affaire si prometteuse et l'avenir de notre Roger, me font beaucoup de peine. Nous avons passé là de si bons moments en famille avec tous les amis qui aujourd'hui



ont aussi leur lourde part d'épreuves: Paul tout tous les enfants sont disséminés. Louis, Maurice, Robert et Hélène en Angleterre. André sur le front d'où ses dernières lettres éclairent en vain ses nouvelles des siens et de l'argent qu'on n'a jamais pu réunir à lui faire parvenir. Eugénie inquiète sur le sort de Pume dont la classe paraît-il veut se passer au feu et de Lucien grand sa Magde. n'a plus de nouvelles. Leurs états à peu près anéantis, tout leur bien laissé là bas doit être perdu. Madame Van Waelscappel et Madame Briège qui pleurent l'absence de M. Briège père et des trois fils. Madame Brachet enfin qui tremble pour son Charlot, parti si vaillamment mais à peine remis d'une grande fièvre d'intestins! Et nous qui ne savons plus où est notre loger et qui craignons tant qu'il n'ait mangé de nécessité pour son entrée au régiment. Car nous le savons maintenant, la classe 1915 est incorporée. Pourvu que je le voie avant qu'il n'aille combattre!

8 11 Décembre

Quelques détails maintenant sur la vie que nous menons. Nous avons passé la journée et la nuit du bombardement dans la cave. Bien nous en a pris car toutes les vitres de la maison ayant été brisées nous aurions sûrement pu être blessés par quelque éclat. Depuis ce temps nous passons presque toutes nos journées à la cuisine pour éviter les dépenses de charbon et de gaz. Notre forge est occupée chaque jour par des maréchaux allemands et nos écuries par des chevaux d'officiers. Mais cela ne nous dérange guère: ce qui nous a le plus coûté jus